

*

Dans le jardin, il y a mon amour.

Dans le jardin, il y a comme A du premier mot.

On ne sait quoi d'une merveille qui fut ravie, perdue, et l'on passe sa vie à chercher, dans une nostalgie de lait, de miel et d'ambrosie, on passe sa vie à chercher, pour retrouver cela, cette saveur détenue dans la bouche, un satin de peau sur la joue, un effleurement de chair odorante, une suavité d'effluve et coriandre corsée corsetée, un tour de rein, de rien, une effusion de corps et d'hydromel, un tremblé de terre promise et de rivage offert. On se perd à chercher cela, toujours, comme une nostalgie. On se perd d'avoir connu cela, un jour. D'imaginer l'avoir connu, cela, marqué de plénitude, trame le fil des jours et leur désinence.

Dans le jardin, il y a cela, mon amour, comme éperdu, perdu, cela, dans le jardin, caché, recélé, hors de moi, décroché, décliné, comme essaimé, partout ailleurs, dehors, dans les myriades d'étoiles et de rosées, de nuits et d'aubes égayées, au jardin, dans le jardin, dehors, dans le loin du jardin et ses actions de grâce, dans l'ailleurs du jardin il y a cela, cela du premier tendre amour, comme un exil, irrémédiable.

Comme une brèche dans la candeur.

Comme une obtuse obstination d'aller jusqu'à l'énamouré perdu jusques à l'horizon. Comme un soyeux de soi retranché.

Dans le jardin, il y a mon amour,

perdu comme le tout jamais, à tout jamais,

comme un trop peu de vivre, avec tout le trop du peu, des trop de rêve et de courses extrêmes, des courses exténuées de bribes, pour toujours trop, et toujours si peu. Comme le sable.

Dans le jardin, il y a un grand deuil d'ancolies, comme s'il fallait laisser les fleurs à elles-mêmes,

le mirage de mon amour à son visage défiguré,

comme s'il fallait que cela s'efface,

sans aucune voix ni murmure ni pleur, sans plainte, au jardin comme cela dans son silence, de son silence.

Il ne faut pas déranger l'aplomb du jardin, dans ses cycles d'absence et de rédemption. Il ne faut pas crier ni geindre dans le jardin. Il faut laisser le jardin à lui-même, en son lui-même de jardin.

Dans le jardin il y a comme une mort de moi-même à mon amour, comme une acceptation des herbes et de la

terre, comme une humilité, comme une pause au bord de la peur, à l'aplomb de l'instant, comme un furtif

passage jusqu'à l'éternel, comme une écharde transfigurée de rose, comme la beauté, comme plus jamais.

Cela fait un éclair étrange, une futilité de nuit lutine, comme si l'on n'existait plus, existait hors de soi, et que ce

soit le seul moyen de survivre, ce biais, d'en sourire au lieu de pleurer, le seul recours, ce décroc, l'accroc,

l'écart,

comme un parti-pris d'oubli.

Comme si l'on n'avait plus peur de n'être qu'un filament d'étoile décrochée. Comme si cela pouvait

s'appriivoiser, s'effleurer, comme on caresserait la mort en s'oubliant de douceur.

Dans le jardin, il y a le silence.

Dans le jardin, il y a le silence de mon amour,

le grand départ de mon amour, de ce qui me tenait lieu, au lieu d'amour.

Dans le jardin, il y a mon amour abandonné, l'oubli du regard rencontré d'un homme qui était n'était pas mon amour.

Dans le jardin, il y a ce pas terrible du tout-jamais, le pas si terrible d'ombre à franchir, cette nuit.

Dans le jardin, il y a le monde absenté, le monde qui ne me regarde pas. Il y a des murets, des chats qui rôdent,

des insectes qui fourmillent, il y a de l'effervescence indifférente. Il y a la grande solitude de ce qui s'affaire, de

tous les autres et tout le reste affairé.

Je me fascine à l'idée du jardin comme à ma propre mort.

Dans le jardin, il y a la pauvreté des petits jours, il y a de la gémissement, il y a des feuilles et des branches.

Dans le jardin, il y a l'abandon, tous les départs, le souvenir de ceux qui furent emportés, dans la mort blanche

du pogrome ou la mort bleue de celui que j'aimai et qui repose sous les arbres. Dans le jardin il y a tous les

départs et ma défiguration, les pans de visage que cela détient, cet égarement d'enfance où l'on ne veut pas, ne

peut pas supporter que cela s'en aille et ne soit plus. Dans le jardin, il y a mon enfance.

Dans le jardin, il y a l'interminable dehiscence où je cherche ce qui s'est perdu. Dans le petit jardin, il y a l'infini des lignes d'erre qui me traversent, où je me dérive inexorablement.

Dans le jardin, il y a l'abandonné de moi.

Il y a ce temps d'un instant où je rencontraï mon amour, comme un regard qui vous repêche du péché, de l'indicible péché de douloir, de l'impossible nostalgie d'un goût de miel, d'une odeur de rose, d'une suavité d'antan comme rémission. Dans le jardin, il y a mon amour qui m'accueillit, me fit boire et reposer un peu. Dans le jardin de moi, il y a cet instant, et rien n'est plus pareil, ne sera comme avant. Dans le jardin, il y a la chance.

Dans le jardin, il y a un trésor. Il est caché, très loin, profond, dans cette terre, là-dessous. Je ne le trouverai jamais, pourtant je sais: Dans le jardin, il y a un trésor.

Que dire quand je vous dis cela? Les mots se taisent, de transparence, et ne disent plus. Cela ne se peut dire. On est hors la démente des mots, dans leur déclin d'arpège, et chacun part dans soi, renaît d'un autre instant, ressurgit d'une liane. On a perdu le fil, et retrouvé, on se retrouve, qui sait comment, pourquoi, le désespoir n'est plus en cet instant. On se remet d'un rien, surgi si fort de nulle part, d'un instant de regard de qui dit bonjour une fois comme cela hors de lui-même, depuis son point de nulle part, son absence.

Dans le jardin, il y a le A.

Suzanne Aurbach
extrait de *Le jardin Oratorio*, éditions d'écart, 2001